1L° 2
K161
9300

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

Case
FRC
16996

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR P. C. F. DAUNOU,

PRÉSIDENT DU CONSEIL DES CINQ-CENTS,

Pour l'anniverſaire de la fondation de la République.

Séance du premier vendémiaire an 7.

REPRÉSENTANS DU PEUPLE,

Des rois armés contre la France en avoient commencé la conquête. Au bruit de nos premiers revers, d'autres rois accouroient au partage de nos dépouilles ; & nos ſoldats, trahis depuis ſix mois par leurs chefs, fuyoient ſans ordre

THE NEWBERRY LIBRARY

& ſans eſpoir. Maîtres de nos frontières ravagées, un vainqueur s'avançoit vers Paris, & ſembloit ne devoir plus rencontrer ſur ſon paſſage que l'effroi ſemant la diſcorde, commandant les forfaits, & préparant ainſi nos derniers déſaſtres. Tout à-coup les Repréſentans du Peuple Français ſe réuniſſent en Convention nationale : leur premier ſoin n'eſt pas de compter leurs pertes ou leurs reſſources, de diſſiper le chaos qui les environne; mais ils ſe lèvent & diſent à ces rois triomphans : vous ne ſubjuguerez pas la France, car nous la proclamons République.

Ce nom de république, illuſtre dans l'hiſtoire, étoit reſté aux nations. La philoſophie aimoit à le prononcer; mais, il faut bien le dire, c'étoit d'une voix timide, ſur-tout au ſein des vaſtes états, & l'on ſait même que, par ſéduction ou par terreur, les rois avoient obtenu de quelques écrivains célèbres des complaiſances pour les grandes monarchies. Ce n'étoit plus par des diſcours & par des livres qu'on pouvoit agiter utilement une queſtion de ce caractère : il n'appartenoit plus qu'à des événemens terribles de porter un jugement déciſif & mémorable entre le vœu ſecret de tous les opprimés du monde & les diſſertations des courtiſans. Il falloit qu'un grand peuple, affoibli, entravé, corrompu même par quatorze ſiècles de royauté, s'élançât un jour dans la République; qu'une ligue de rois puiſſans l'attaquât ſur tous les points de ſes frontières; qu'ils allumaſſent dans pluſieurs de ſes provinces le long incendie d'une guerre inteſtine; que ſans tréſors, ſans crédit, quelquefois même ſans ſubſiſtances, long-temps dans l'abſence de tout gouvernement régulier, ce peuple, au milieu de tant d'ennemis, fût encore déchiré par des diſcordes ſanglantes entre les républicains eux-mêmes. Il étoit aſſez prouvé que tant de fléaux ſuffiſoient pour diſſoudre le plus fort & le plus antique des trônes; il falloit ſavoir s'ils empêcheroient une république de naître & s'élever. Voilà, citoyens légiſlateurs, quelle épreuve devoit éclaircir enfin, s'il vaut mieux pour une nation de trente millions d'hommes, pour ſa défenſe,

pour sa puissance, pour ses triomphes, pour le plus parfait développement de ses forces physiques & morales, s'il lui vaut mieux, dis-je, d'être la propriété d'un roi, ou une famille immense de républicains.

Cette grande & solemnelle expérience, les Français l'ont faite. Ils ont vu se rassembler contre la République tous les obstacles qui eussent étonné son génie, s'il pouvoit l'être : d'abord l'anarchie, premier écueil de toute liberté naissante, ordonnant les crimes au nom de la Patrie, comme le fanatisme les commande au nom de Dieu ; puis le fanatisme religieux lui-même égarant des peuples sans lui bons & paisibles, & dévorant des contrées depuis long-temps florissantes ; ensuite la famine conseillant des séditions nouvelles, & rappelant tous les délires dont elle étoit le funeste ouvrage ; en même temps la ruine des finances nationales, l'avilissement du signe, l'inertie du commerce, la confusion des contrats & des fortunes ; enfin le royalisme revenant tout fier des fléaux par lui suscités, réveillant les ressentimens, recommençant les proscriptions, donnant à tous les excès des noms honorables, prêchant la justice & le mépris des lois, la vengeance & l'humanité : tant de calamités intérieures se succédant ou se réunissant au sein de la France, tandis que les innombrables armées des rois enveloppoient ou entamoient son territoire, menaçoient ou surprenoient ses places, ses ports & ses colonies. Représentans du peuple, de si vastes mouvemens ont ébranlé l'Europe ; ils ont éprouvé, accru & affermi la République.

Elle existoit à peine : son nom, prononcé par la Convention nationale, avoit à peine retenti dans les départemens ; déja de chacun d'eux s'élançoient pour la défendre des bataillons de nouveaux guerriers ; déja le fer & la foudre, arrachés du sein de la terre, armoient leurs bras vengeurs, & au bruit des chants républicains ils voloient aux périls & à la victoire. Dès leur premier effor, ils ont repoussé l'ennemi & l'ont forcé à repasser nos frontières ; mais bientôt franchissant à leur tour les monts & les fleuves, ils vont

porter dans les contrées étrangères la guerre, la terreur & souvent la liberté. Quelle est donc la puissance de ces légions républicaines, pour qu'il faille qu'elles soient encore victorieuses alors même qu'elles sont guidées par un traître; & comment s'étonner de leurs prodiges lorsqu'à Weissembourg, à Quiberon, dans les champs de Fleurus & d'Arcole, elles ont à leur tête des héros qui leur ressemblent? Armées immortelles! dans les marches, dans les siéges, dans les batailles, dans les retraites, est-il une palme guerrière qu'elles n'aient pas obtenue? Infatigables au sein des privations, généreuses au milieu des trophées, intrépides après les revers, toujours inaccessibles au conseil des factions, toujours étrangères aux discordes intérieures, ne sachant élever leur voix terrible que pour redemander la République, quand on s'apprête à la leur ravir; y a-t-il, dans l'histoire des combats & des peuples, des exemples de vertus magnanimes qu'elles n'aient pas surpassés? Beaucoup d'autres citoyens sans doute ont concouru, hors des camps, aux progrès & aux conquêtes de la liberté: ils en ont servi la cause par leurs sacrifices, par leur dévouement, par leurs travaux, par le civique & courageux exercice des diverses fonctions sociales: & certes, dans cette solemnité de la patrie, je ne veux affoiblir la gloire d'aucun des tributs que ses enfans lui ont offerts; mais c'est l'équité la plus rigide, c'est la plus impartiale vérité qui revendique pour nos guerriers la première part dans les vastes succès de la République, & qui réclamoit, Représentans du peuple, l'hommage que je viens de leur rendre en votre nom.

Que tous les républicains, quelques postes qu'ils aient honorés, contemplent aujourd'hui leur commun ouvrage; que leurs souvenirs, que leurs regards embrassent tous les triomphes de la patrie; sa puissance & ses conquêtes affermies par des traités; son domaine agrandi; la Gaule rappelée à son antique unité, les pertes de la monarchie reconquises par la République; la sagesse nationale fixant les bornes du territoire français aux lieux indiqués par la na-

ture, & arrêtant la victoire toujours prête à les franchir ; la liberté pourtant trop resserrée dans une si vaste enceinte, s'épanchant au delà de nos frontières nouvelles, & environnant la République de Républiques émules & alliées ; l'étendard tricolor flottant depuis l'Amstel jusqu'au Tibre, & se plaçant jusques sur les citadelles des rois comme un signe de paix & de loyauté ; le gouvernement représentatif s'élevant du chaos de nos dissentions, vainqueur de la royauté, de la féodalité & de toutes les anarchies ; les pouvoirs d'abord concentrés pour fonder plus énergiquement la liberté publique, se divisant avec harmonie pour la conserver & la garantir ; les factions renversées l'une sur l'autre, toujours terrassées au moment de leur plus licencieuse audace ; des lois bienfaisantes ranimant l'agriculture, honorant & encourageant l'industrie ; rouvrant les sources de la prospérité sociale au milieu même des besoins que la guerre entraîne & des obstacles qu'elle multiplie ; les sciences poursuivant leur carrière féconde ; nos guerriers nous rapportant les antiques chefs-d'œuvre des arts comme les plus beaux de leurs trophées, & ces immortels monumens du génie venant prendre leur place au sein de la France libre & victorieuse, comme si c'étoit leur destinée de ne se fixer qu'au centre de toutes les gloires ; la patrie enfin fière des exploits de ses enfans, orgueilleuse encore de leurs illustres défaites, assez puissante pour proclamer elle-même ses propres revers, & pour en informer ses ennemis ; toujours sûre d'être vengée de ses pertes par des triomphes ; déja couverte de tous les lauriers des combats, & cultivant à l'avance tous ceux de la paix. Telle est, Citoyens, la République ; telle aujourd'hui elle est révérée par les peuples & par les rois ; & telle un jour elle apparut à l'un de ses héros, quand la saluant du sommet des Alpes, il la nomma la Grande Nation.

Je vous ai parlé, Représentans du peuple, des biens dont jouit déja la République ; vous êtes plus accoutumés à songer à ceux qui lui manquent, & que vos travaux lui préparent.

C'eſt dans les états libres, l'habituelle diſpoſition des bons citoyens, c'eſt la deſtinée des légiſlateurs fidèles, de jeter moins de regards ſur les ſuccès les mieux garantis, que ſur les écueils même les plus lointains, ſur les établiſſemens imparfaits, ſur les lois défectueuſes, ſur les maux qui ne ſont pas guéris, ſur les biens qui ne ſont point conſommés. Heureuſe inquiétude, principe ſacré de la conſervation & du perfectionnement des Républiques. Je ne viens pas amortir les mouvemens d'une affection ſi généreuſe, pourvu cependant qu'en ce jour de gloire, au milieu des ſouvenirs qui permettroient tant d'orgueil, on conſente à ſe livrer du moins à quelques unes de nos plus légitimes eſpérances.

Il faut ſans doute, par de nouveaux efforts, affermir à jamais la fortune publique: mais quelles ſont donc les reſſources qu'on ne doive attendre, & d'une terre déja ſi riche des bienfaits de la nature, au moment où la liberté vient la féconder à ſon tour; & d'un peuple déja célèbre parmi les nations induſtrieuſes, avant d'être environné de tous les motifs d'émulation, de tous les moyens d'activité que ſa conſtitution lui offre?

Il faut achever, perfectionner le ſyſtême de l'éducation nationale: mais quand le ſceptre des ſuperſtitions eſt briſé; comment ſera-t-il impoſſible de ſoumettre à l'empire de la vérité, de la vertu & de la patrie, des élèves qui n'auront pas eu, comme leurs pères, le malheur de croître ſous l'influence des opinions & des habitudes de l'eſclavage?

Sans doute encore, c'eſt trop peu d'avoir recueilli ſur l'établiſſement & la diviſion des pouvoirs les expériences de quelques nations modernes & les leçons de quelques philoſophes précurſeurs de la liberté françaiſe; il faut qu'une ſageſſe plus antique & plus profonde nous révèle enfin le ſecret de ces inſtitutions morales, qui, chez des peuples illuſtres, conſacroient & vivifioient les lois conſtitutionnelles, & quelquefois en tenoient lieu: mais n'a-t-on pas déja par d'honorables tentatives préludé à cette gloire future des fêtes & des monumens de la République? Parmi ſes inſtitutions naiſſantes, n'en eſt-il pas que déja les rois & les nations imitent? Et s'il eſt vrai que ces premiers eſſais

soient foibles encore & trop peu efficaces, n'est-il pas permis de penser, que, dans l'antiquité elle-même, ces créations républicaines qui s'élevèrent à un si haut degré d'éclat & de puissance, avoient eu aussi de timides commencemens?

Il faut enfin régénérer les mœurs, extirper des ames les vices qu'y laissa la monarchie, réunir contre le scandale des dilapidations toutes les forces de la loi, de l'instruction & des bons exemples : mais, quelque profonde que soit cette plaie, quelque pénible & longue que soit la tâche de ceux qui la doivent guérir, croyez, Représentans du peuple, que l'expérience qui a déja montré les dangers de la popularité, manifestera aussi ceux de l'opulence honteusement acquise. Ce n'est pas, quoi qu'on en puisse craindre, l'effréné débordement de cette corruption qui ébranlera la République : c'est la puissance de la République qui dévorera les hommes corrompus. Autant le génie bienfaiteur de la liberté encourage les travaux, aiguillonne toutes les industries honnêtes, & en garantit sans réserve les plus riches fruits; autant il saura poursuivre de ses inquiets regards, environner d'abord d'opprobre, puis de périls, toutes les fortunes que le crime aura grossies ou élevées.

Non, Représentans du peuple, il n'est aucune vertu, aucune prospérité à laquelle la République ne doive entraîner des Français : il n'y auroit plus que la discorde, désormais presque impossible elle-même, qui pût, au-dedans, renverser ou troubler vos espérances; comme il n'y a plus rien au-dehors qui puisse arrêter vos triomphes, si ce n'est la sagesse des rois, leur franche correspondance à vos intentions pacifiques, & le sentiment de leurs véritables intérêts.

Lorsqu'on a mesuré l'étendue des succès & des espérances de la République française, lorsqu'à l'imposant spectacle qu'elle offre aux hommages de l'Univers on joint les glorieux souvenirs des Républiques de l'antiquité, il est difficile de considérer de si grands effets sans vouloir en connoître les causes, & impossible de rechercher, sans

les découvrir, les raisons naturelles, simples, évidentes de cette éternelle prééminence des Républiques naissantes sur les plus anciens trônes, des Républiques les plus resserrées sur les monarchies les plus vastes, on pourroit dire encore des Républiques les moins prospères, sur les royaumes les plus heureux. A dieu ne plaise que je veuille outrager aucun peuple dans la forme de gouvernement qu'il conserve ! en présence des Représentans de la plus loyale des nations, on ne peut pas oublier les égards dus à toutes les puissances avec lesquelles elle a contracté. Mais quand, fidèles à nos sermens, nous respectons dans les contrées étrangères les divers systêmes politiques qui les régissent aujourd'hui, certes! il nous est bien permis de sentir les bienfaits de celui que nous avons préféré pour nous-mêmes & dont nous avons aussi juré solemnellement le maintien.

Nous dirons donc que le suprême avantage du gouvernement républicain est de satisfaire avec plénitude cet immense besoin de liberté qu'éprouvent les ames généreuses; que proscrivant tout privilége comme tout esclavage, il étend sans cesse la carrière des émulations louables; qu'il ne décourage le talent, qu'il ne contriste la vertu par l'aspect d'aucun obstacle invincible, d'aucune barrière insurmontable; que, n'établissant aucun genre d'inégalité permanente, il conserve tous les droits de la nature au milieu de tous les bienfaits de la société; qu'il resserre, & surtout qu'il manifeste le lien de l'intérêt général avec l'intérêt privé; qu'il offre sans cesse aux regards des citoyens l'auguste image de la patrie; qu'il les accoutume à se réjouir & à s'affliger avec elle; qu'il agrandit leurs ames en les ouvrant à de plus grandes jouissances & à de plus vastes douleurs; que, par les vives émotions du patriotisme, par ses alégresses comme par ses angoisses, il imprime, à grands traits, dans le cœur de l'homme le sentiment de sa dignité personnelle, de sa part dans la chose publique, & de sa place dans le souverain.

Nous dirons encore que, n'ayant besoin, pour se soutenir, du secours d'aucun préjugé, de l'assistance d'aucune erreur, la République appelle les lumières, évoque la vérité, s'enrichit & se fortifie de tous les trésors de la science, de toutes les conquêtes de la pensée. Il se peut rencontrer sans doute autour des trônes, sur les trônes même, des gouvernans dégagés de beaucoup de superstitions vulgaires, dissimulant à peine leur mépris pour elles, accueillant la philosophie & s'efforçant de profiter de quelques-uns de ses bienfaits : mais nous avons vu, en ce siècle, comment ces superstitions décriées savent résister au bon usage qu'on veut quelquefois faire d'une autorité dont elle sont les soutiens ; &, parmi nous au moins, c'est la République seule qui a pu décréditer tous les mensonges, & garantir à la philosophie une durable influence sur l'administration de l'Etat. Elle a seule averti les Français de leurs forces & de leur puissance ; seule, elle a provoqué l'immense & rapide développement de toutes leurs facultés. Elle a rempli leurs esprits de pensées justes & leurs ames de vertus fortes.

Ils avoient pris, du temps même des rois, une place insigne parmi les peuples belliqueux : les armées de la République ont effacé la gloire des armées de la monarchie. Ils étoient distingués dans l'Europe par la franchise de leurs mœurs, par la noble élevation de leur caractère : la République a soudain porté leur courage à la hauteur des plus redoutables périls & des sacrifices les plus généreux. Au sein des orages politiques & des infortunes profondes, en présence de l'anarchie, sous ses poignards & jusques sur ses échafauds, déja trop de républicains ont presque rendu vulgaire parmi nous le spectacle des plus majestueuses vertus de l'humanité. Tels ont été sur-tout ces fidèles représentans du peuple français, desquels cette solemnité doit consoler les illustres mânes, & qui, après avoir si dignement partagé l'honneur de la fondation de la République, proscrits en son nom, expirèrent en la bénissant, & donnèrent, les premiers, le sublime exemple que tant d'autres victimes alloient imiter.

Représentans du peuple, si l'on venoit redire que le gouvernement Républicain est sans puissance contre les factions, ou que le secret n'assure point les succès de ses entreprises, des expériences trop récentes & trop décisives confondroient ces calomnies surannées. Si l'on ajoutoit que les Républiques doivent rester en proie aux dissentions civiles, l'exemple de la concorde, qui, depuis les derniers crimes du royalisme & sa dernière défaite, se maintient inaltérable entre les premiers pouvoirs constitués, repousseroit glorieusement cet insensé présage de la malveillance. La liberté, sans doute, est inquiète, active, quelquefois même impétueuse; mais le mouvement n'est pas le tumulte, & l'émulation n'est pas la guerre. Et quelles inimitiés peuvent renaître, quand tous les républicains ont eu tant d'occasions de se reconnoître & de s'entendre; quand ils savent combien leurs volontés s'accordent pour l'éternel bannissement des émigrés, pour la ferme garantie des ventes nationales, pour la proscription de toute hérédité, de tout privilége, pour l'énergique emploi des mesures les plus équitablement rigoureuses contre les ennemis de la liberté; enfin pour le maintien de la constitution de l'an 3, & pour la réprobation de tout projet de resserrer ou de relâcher les pouvoirs qu'elle établit? Non, le royalisme n'a point assez d'astuce pour diviser des hommes unis par tant de pensées communes, par tant d'affections unanimes; & lorsque tout ce qui frappe leurs regards les invite à une si facile concorde, ils ne chercheront plus en de vains souvenirs des germes de dissentions nouvelles. Ah! s'il leur faut des souvenirs, il en est d'assez beaux dans l'histoire de quatorze armées intrépides; & quand tant de triomphes peuvent remplir la plus vaste des mémoires, on ne peut pas songer à y replacer l'inutile récit de quelques erreurs obscures, & peut-être trop expiées. Déja, les fastes de la République s'agrandissent à tel point qu'il faudra bientôt que nous consentions à ne plus savoir de leurs premières pages que ce qu'en fait l'Europe, que ce qu'en saura la postérité, c'est-à-dire que des commotions désastreuses

moissonnèrent alors beaucoup de vertus & en égarèrent beaucoup d'autres; qu'il fallut aux Français nouvellement libres des leçons si redoutables pour les éclairer à jamais sur les pièges de l'anarchie; mais qu'après cette lamentable expérience, leur République, ayant si pleinement payé en quelque sorte sa dette à la discorde, s'est affermie par la paix intérieure, par l'harmonie des autorités, par l'étroite union des citoyens. Républicains, que le royalisme rassembloit dans l'immensité de ses haines & de ses proscriptions, soyez sûrs que si vous associez toujours vos efforts pour le salut de la liberté, pour le maintien des lois, vous serez confondus encore dans les bénédictions de la postérité reconnoissante.

Représentans du peuple, les dernières fêtes que vous avez célébrées sont toutes dignes de la patrie dont elles retracent les victoires : mais au milieu de la civique allégresse qu'elles inspirent, il doit se mêler des regrets sur la perte de quelques vainqueurs, & l'on peut même en ressentir d'honorables sur les égaremens & sur les malheurs de quelques vaincus. La solemnité que vous célébrez aujourd'hui, ne rappelle que du bonheur & de la gloire. Puisse cette auguste fête, que le ciel embellit, que tous les arts décorent, où des millions d'hommes libres jurent sur l'autel de la patrie de vaincre pour elle, où, prononcé par nos guerriers, ce serment retentit de l'Irlande au Caire, puisse ce jour fortuné, sûr présage de nos triomphes nouveaux, si les rois en exigent, laisser dans les cœurs de tous les Français de profonds sentimens de vénération, d'amour & de dévouement pour la République!

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Vendémiaire an 7.